

BOUTOGRAPHIES

LE JOURNAL DU FESTIVAL **2023**



Le Festival des Boutographies célèbre cette année son 23^e anniversaire. Initié en 2001 par un groupe de passionnés de photographie, ce festival a acquis au fil des ans, une solide renommée en France et à l'étranger. Temps fort de la photographie dans la ville, le festival a rassemblé et présenté au fil de ces 22 années, 502 photographes et 34 pays, toutes et tous nous faisant voyager dans leurs cultures et leurs imaginaires chaque fois singuliers.

Du 6 au 28 mai 2023, 25 artistes viendront exposer au public, notamment au Pavillon Populaire, lieu d'art photographique de référence à Montpellier, leurs œuvres. Des artistes à l'image de la politique culturelle que nous menons à Montpellier depuis 2020 : mobilisatrice, dynamique, tournée vers l'avenir et la jeunesse, insolite et inédite. Autant d'atouts que nous avons choisi de mettre en avant dans le cadre de notre candidature « Montpellier, Capitale Européenne de la Culture 2028 », une candidature collégiale car construite avec de nombreuses collectivités partenaires. Je souhaite à tous les visiteurs des Boutographies de vivre de belles découvertes humaines et visuelles.



Michaël Delafosse
Maire de la Ville de Montpellier
Président de Montpellier
Méditerranée Métropole

Peter Vass, Arnaud Laroche, Christian Maccotta, Susanne Klein, Brigitte Pertoldi, Sylvie Suire, Rachele Ceccarelli, Mirela Petcu, Marie-Noëlle Diochon, Jean-François Malet, Lucie Gandois, Marie-Laure Jandot, Régis Tourrolier, Annegret Gräfe, Chantal Pétillat

Aliénor Apostolov, Fiona Garratt, Yaël Inostroza

ÉQUIPE
DES BOUTOGRAPHIES

STAGIAIRES

CRÉDITS

Responsable éditoriale : Brigitte Pertoldi

Conception graphique : Mirela Petcu · Conseils techniques sur la maquette : Susanne Klein

Interviews Sélection officielle, Carte blanche et Résidence 2023 : Brigitte Pertoldi, Christian Maccotta, Arnaud Laroche

Traductions : Brigitte Pertoldi

Autres contenus : Marie-Noëlle Diochon, Susanne Klein, Christian Maccotta

Impression : TOMOE

Photo couverture : Jef Van den Bossche

Le *Journal du Festival* est publié par l'association Grain d'Image à l'occasion des

23^e Boutographies

du 06 au 28 mai 2023

Pavillon Populaire et d'autres lieux dans la ville

Prix du journal : 5€

ÉDITO

L'édition 2023 s'annonce comme un grand millésime, servi par de jeunes talents dont les propositions ont été retenues parmi plusieurs centaines de candidatures venues de toute l'Europe. Avec Aurélien Goubau et Ekaterina Balaban, nous sommes pris de vertige devant les vides béants recouverts par les narratifs soviétiques puis poutiniens, depuis les soleils artificiels promis à Mourmansk jusqu'aux effondrements gigantesques produits par les mines de sel dans l'Oural. Les îles Féroé d'Andrea Gjestvang sont un laboratoire de remise en cause du statut des hommes, dont l'activité de pêche a longtemps déterminé tous les aspects de la vie, et qui sont aujourd'hui confrontés à l'exode de nombreuses jeunes femmes vers d'autres aspirations. Enfance, adolescence et entrée dans l'âge adulte sont sous l'attention renouvelée des Boutographies, avec Tamara Eckhardt, Pauline Vanden Neste, Flavio Montrone et Fatoumata Diabaté. Enfin, Dániel Szalai, jeune auteur hongrois très prometteur lui aussi, développe un langage photographique novateur, cohérent avec son propos : exposer les méthodes d'élevage « optimisées » par les algorithmes et les outils numériques de surveillance. Quinze autres auteurs sont présentés en projection continue au Pavillon Populaire. Chacune de ces séries projetées mérite, à elle seule, le déplacement jusqu'au site principal du festival.

Au premier étage du Pavillon, vous découvrirez l'exposition *Delta*, dans le cadre de la Carte blanche offerte à Camilla de Maffei, auteure découverte et multiprimée par les Boutographies dès 2013, et qui poursuit depuis une œuvre exigeante. Son projet, construit pendant quatre années dans les dédales de l'embouchure du Danube, aux frontières de la Roumanie et de l'Ukraine, s'affirme comme une œuvre photographique et littéraire repère. Avec celle d'Andrea Gjestvang, elle a fait l'objet d'ateliers d'écriture en partenariat avec l'association Scribes (faculté des Sciences) et l'université Paul Valéry. Des textes très divers, fruits de ces ateliers, sont présentés non loin des deux expositions qui les ont inspirés.

Nouveau partenariat encore, signalons la mise en place d'une première résidence soutenue par APF France handicap Occitanie. Ce projet, mené par la photographe Elsa Beaumont, a inclus plusieurs phases de rencontres avec le public et se concrétise par une exposition accrochée à l'étage du Pavillon Populaire. Enfin, saluons la création d'un nouvel espace de programmation associé aux Boutographies, la sélection Parallèle, qui propose des expositions remarquables dans de très beaux lieux de la Ville : Pierresvives (Alice Pallot), la Maison de Heidelberg (Jenny Bewer), le Jardin des plantes (Julieta Averbuj), et la galerie H sur le campus Paul Valéry (Marine Lanier). Un Hors les Murs et de nombreux événements associés complètent cette programmation foisonnante, significative de la création photographique contemporaine.

L'équipe des Boutographies

SOMMAIRE

+ **01 INTERVIEWS**

SÉLECTION OFFICIELLE:

EXPOSÉS **5 — 21**

PROJECTION **22 — 31**

++ **02 TISSER DES LIENS**

CARTE BLANCHE 2023 **33**

RÉSIDENCE 2023 **36**

SECTION PARALLÈLE **37**

+ 01

INTER - VIEWS

SÉLECTION OFFICIELLE



EXPOSITION

A L'ISSUE D'UNE PRÉ-SÉLECTION EFFECTUÉE PAR L'ÉQUIPE DES BOUTOGRAPHIES, UN JURY – QUI CHANGE CHAQUE ANNÉE – SE RÉUNIT POUR CHOISIR LES PHOTOGRAPHES QUI SERONT EXPOSÉS AU PAVILLON POPULAIRE DE MONTPELLIER AINSI QUE CEUX QUI Y SERONT PRÉSENTÉS EN PROJECTION.

POUR CETTE ÉDITION 2023, LE JURY ÉTAIT COMPOSÉ DE :

DELPHINE MANJARD Présidente du jury, libraire, enseignante • Arles

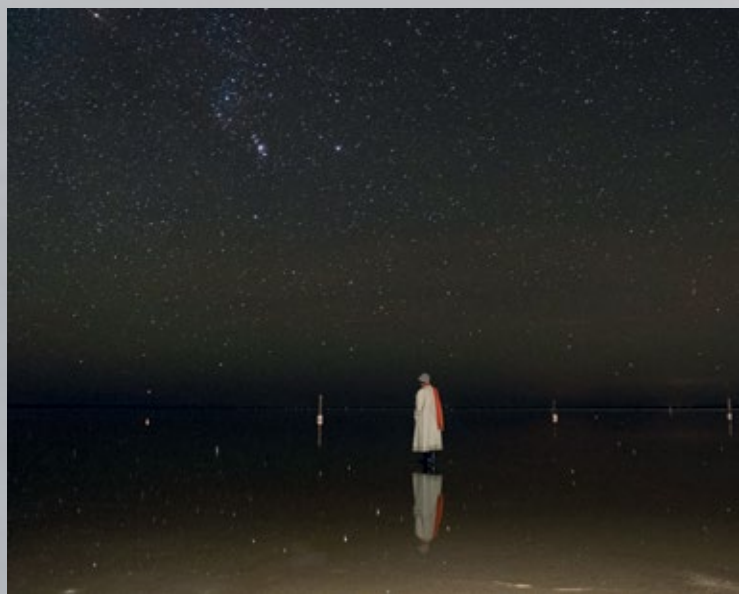
ERIC KARSENTY Rédacteur en chef de *Fisheye Magazine* • Paris

MATTHIEU GAFSOU Photographe et enseignant à l'ÉCAL • Lausanne

CHRISTIAN MACCOTTA Directeur artistique Les Boutographies • Montpellier

EKATERINA BALABAN

THE SEA IS ROUGH



DANS VOS IMAGES, BEREZNIKI (RUSSIE) SEMBLE ÊTRE VIDÉE DE SES HABITANTS ?

Ce n'est pas une ville fantôme. Mais il y a des zones mortes dans lesquelles il est désormais impossible de vivre, des maisons, des magasins, etc., abandonnés. Et des endroits où l'on ne peut tout simplement pas aller. Par exemple, la cour d'école où je jouais enfant avec mes amis, n'est plus qu'un trou dans le sol. À côté de l'église où ma grand-mère est enterrée : également un trou. À la gare aussi – il n'y a plus de trains pour la ville. Un village de vacances non loin de là n'existe plus, il se trouve quelque part dans les profondeurs de la terre.

Comme la structure du sous-sol est perturbée par les mines, la terre de la ville se déplace et s'enfonce ici et là. De 2017 à 2021, j'ai vu une nouvelle maison en cours de démolition à chaque visite. J'ai essayé de montrer cet état de la terre, qui se débarrasse progressivement de ce qui la dérange. Le personnage principal de mon projet est la nature, la terre, l'ancienne mer de Perm. La ville est en état d'anabiose, elle revient à la vie malgré tout. Au début, les habitants étaient terrifiés, beaucoup avaient un sac prêt en cas d'évacuation d'urgence. Mais ils se sont habitués. Des personnes vivant à proximité de zones d'urgence répondent souvent : « Je suis toujours à près d'un demi-kilomètre du gouffre, ce n'est pas effrayant ». Je pense que c'est une métaphore de la Russie : les gens se sont habitués à la catastrophe année après année, et peu à peu le cauchemar est devenu une chose ordinaire.

QU'EST-CE QUE L'ANCIENNE MER DE PERM ?

Le sel que l'on trouve dans l'Oural provient de l'ancienne mer de Perm, il y a près de 290 M d'années. Chaude et peu profonde, elle s'étendait de l'océan Arctique à la mer Caspienne et était pleine de vie : algues, coraux, coquillages et poissons étonnants. À la fin du Paléozoïque (de – 542 à – 251 millions d'années), la crête de l'Oural a commencé à s'élever. La mer s'est divisée en lagunes, s'est affaissée jusqu'à s'assécher complètement, laissant derrière elle d'énormes réserves de minéraux. Le gisement de Verkhnekamskoye, une gigantesque couche de sel découverte en 1925, est l'une de ces lagunes. C'est pour exploiter ce sel que la ville de Berezniki a été construite.

Des effondrements sur des sites de mines de sel se sont produits également en Allemagne et aux États-Unis. Mais je ne me suis pas fixé la tâche de comparer ces catastrophes, juste d'essayer de comprendre ce qui est arrivé à ma ville natale. En quelques années, ma perception de la situation s'est déplacée des conséquences vers la cause. Le choc provoqué par la vue d'entonnoirs géants et le ressentiment de voir des personnes souffrant de problèmes de services publics et de logement ont cédé la place à la responsabilité. Les gens ont grossièrement violé la structure de la terre, que la nature construit depuis des millions d'années. Les eaux souterraines ont dissous le sel. L'ancienne mer de Perm s'est réveillée et a décidé de chasser les invités indésirables.

Depuis, l'ancienne mer de Perm est devenue mon personnage principal. J'ai trouvé sur une carte moderne un diagramme représentant son territoire. Cela m'a incité à mieux la connaître et observer les interactions avec l'homme.

VOS CHOIX ESTHÉTIQUES (PLAN TRÈS LARGE, DOUCEUR DES LUMIÈRES) DONNENT À CET EFFONDREMENT UNE DIMENSION PRESQUE ONIRIQUE, ALORS QUE LA ZONE EST L'UNE DES PLUS POLLUÉES DE RUSSIE ?

Mes photos ne sont pas seulement une documentation sur la catastrophe. C'est une tentative de relier mes souvenirs d'enfance, encore vifs, à ce qui s'est passé. J'ai vécu dans cette ville jusqu'à l'âge de 17 ans, et c'était mon monde, je ne voyais rien d'autre. Ce projet est en grande partie un transfert de mes fantasmes d'enfant. Il y a des milliers de kilomètres de tunnels souterrains sous et autour de la ville. Enfant, j'ai souvent imaginé ce monde. Dans mon imagination, il était fascinant, ses rues avaient des couleurs rouges et blanches incroyables et des formes bizarres. Les parents de beaucoup de mes camarades de classe y descendaient chaque jour. Avec le recul, je me rends compte que j'ai vécu dans l'une des villes les plus déprimantes de Russie.

LA BEAUTÉ TRAGIQUE DE VOS IMAGES SUGGÈRE UNE ISSUE POSITIVE À CETTE SITUATION ?

Ce projet a une signification thérapeutique pour moi. Oui, la ville a souffert, mais je ne suis pas partisane d'une vision apocalyptique du monde. J'ai rencontré beaucoup d'histoires différentes : par exemple, en Bachkirie, il y a des shihans (collines majestueuses qui étaient autrefois des récifs de l'ancienne mer de Perm). L'entreprise locale de soda en a déjà détruit un. Et lorsqu'en 2020, cette société a décidé de faire exploser le deuxième shihan, des personnes de toute la région ont formé une chaîne humaine autour de cette montagne et ont empêché que cela se produise. Dans un autre endroit, Sol-Iletsk, dans le sud de l'Oural, des dolines karstiques situées sur le site de salines ont été transformées en station balnéaire. Différentes options sont donc possibles.

FATOUMATA DIABATÉ

NIMISSA



VOTRE PROJET EST RÉALISÉ AU MALI ?

J'ai choisi mon pays d'origine pour traiter ce sujet délicat, qui me touche personnellement. L'excision reste un sujet sensible, presque tabou, qui touche une grande partie des maliennes. On commence seulement à l'aborder timidement sur la place publique, sous l'angle de la santé. Je me suis acquittée du devoir envers les anciens pour avoir leur bénédiction et autorisation à parler de l'intimité des femmes, selon une démarche artistique et pour un éveil des consciences. Ce respect des coutumes a facilité mon travail.

EST-CE UNE PRATIQUE ANCIENNE ?

Quasiment tous les pays de l'Afrique de l'Ouest pratiquent l'excision, surtout ceux où la religion musulmane est présente. Au Mali, depuis des lustres avant même l'arrivée de l'Islam, à l'exception du nord du pays ou de quelques ethnies comme les Sonhrai, les Tamacheck, les Bélà qui ne le font pas. C'est ancré dans la société et déterminant pour avoir le statut de femme (complète) dans certains milieux. Le pays a ratifié toutes les conventions qui l'interdisent. Malgré tout, beaucoup de villages et même la capitale continuent, et les coupables sont peu inquiétés. Elle fait partie de notre identité culturelle. Les religieux et certains traditionalistes ne veulent pas l'application de la loi qui l'interdit. Mais des associations et l'évolution de la vie – modernité, scolarité des filles, abandon de certains rites et traditions – participent à endiguer le phénomène. La nouvelle génération de citoyens n'hésite pas à s'y opposer.

COMBIEN DE TEMPS ÉCOULÉ AVANT LES PRISES DE VUE ?

Pratiquement un an entre les recherches, l'identification, la prise de contact et les modèles. Les personnes ressources, déjà engagées dans cette lutte, ont apporté une contribution significative. Par contre, l'exciseuse avait émis des réserves pour parler de son travail ou montrer ses outils, car cela touche à l'intimité de la femme et met en cause son travail. J'ai profité du lien de plaisanterie entre grand-mère et petite-fille, pour qu'elle baisse la garde et accepte le dialogue.



EN QUOI CONSISTE L'EXCISION ?

Au Mali, plusieurs formes existent : l'ablation complète ou partielle du clitoris et/ou des petites lèvres. Selon les communautés, elle se pratiquait à partir de 7 ans ou plus. De nos jours, c'est 40 jours après la naissance, à défaut avant que les filles ne soient inscrites à l'école. Elles subissent une souffrance atroce, car elle est trop souvent non médicalisée et pratiquée sans anesthésie.

Les conséquences sont énormes : hémorragies parfois mortelles, déchirures et douleurs atroces lors des rapports sexuels et de l'accouchement à cause de la cicatrisation des plaies. Mais aussi sur le plan psychologique : l'ablation totale prive de plaisir et oblige à vivre avec cette frustration. Dans la pensée collective, une femme non excisée est frivole, volage, difficile à satisfaire sexuellement. On lui ôte toute possibilité de ressentir le plaisir ou d'être demandeuse. L'exciseuse aide les femmes à devenir de bonnes épouses soumises au désir de leur mari, une façon de les amener à contenir leurs désirs sans jamais penser à l'excitation. Elle est convaincue du bien-fondé de ce qu'elle fait, car elle se sent investie d'une mission héritée de sa lignée familiale.

QUEL EST LE STATUT SOCIAL DES EXCISEUSES ?

L'excision était pratiquée uniquement par un groupe ethnique nommé les Forgerons. Le statut social des hommes ou femmes de caste au Mali a énormément évolué. Avant, ils étaient cantonnés à un seul rôle. De nos jours, ils exercent n'importe quel métier ou fonction. C'est uniquement le nom de famille qui les lie ou détermine leur statut social. Au-delà de ces aspects, ils jouent le rôle de gardien de la tradition et démarcheurs lors des cérémonies de demande en mariage, de dot.

VOTRE DÉMARCHE PEUT-ELLE MENER À UNE RECONSTRUCTION IDENTITAIRE ?

Selon ma mère, j'ai failli perdre la vie lors de mon excision et ai souffert des séquelles durant des années. J'avais besoin de m'y confronter pour me reconstruire en tant que femme et mère. Échanger avec l'exciseuse qui m'a fait vivre cela est une forme de thérapie. Elle ne peut réparer ce qu'elle a détruit, mais je voulais lui montrer que j'ai résisté. Cette démarche artistique est une forme de résilience et d'engagement pour un éveil de conscience sur ce fléau.

Les portraits décrivent les étapes, le matériel et la souffrance endurée. Les objets sont des matériels de propreté, car excision (bolokoli en langue bambara) signifie « laver quelqu'un avec la main ». D'où les éponges végétales à base de rônier, l'eau, etc. De plus, la pratique est faite avec du métal, c'est de la chirurgie : d'où les éponges métalliques pour se laver comme pour des ustensiles de cuisine. Le choix des couleurs est important aussi : le rouge (douleur, souffrance, sang), le blanc, le bleu. Chaque tribu a sa couleur pour symboliser le fait que l'excision a été réalisée.

Les mentalités évoluent. J'espère qu'à travers la photographie, la société va porter un autre regard sur cette pratique qui n'a plus lieu d'exister et contribue largement à réduire la femme à un objet.

TAMARA ECKHARDT

YOUTH OF THE ISLAND FIELD



POURQUOI CET INTÉRÊT POUR LE PASSAGE DE L'ENFANCE VERS L'ADOLESCENCE ?

L'enfance, comme nous le savons, est une période très importante de la vie de chacun. En fonction des conditions, des influences que l'on subit, cela façonnera notre vie ultérieure. C'est une période très vulnérable, pendant laquelle on est très impressionnable.

Les enfants qui grandissent dans des circonstances difficiles et désastreuses semblent souvent contraints de « grandir plus vite ». C'est une métaphore courante pour dire qu'une personne a eu « une courte enfance » ou que « l'enfance a été perdue ». J'utilise mon appareil photo comme un moyen de trouver une sorte de conclusion sur ce que l'enfance signifie et peut signifier. Et ce n'est pourtant jamais la même chose.

POUVEZ-VOUS PRÉCISER LE LIEN AVEC VOTRE TRAVAIL PRÉCÉDENT ?

La façon dont j'ai grandi est toujours quelque chose à laquelle je pense beaucoup. Ce sujet m'a accompagné dans tous mes projets. Dans le cadre de mes séries précédentes, j'ai passé beaucoup de temps avec différentes minorités et groupes socialement exclus, en mettant l'accent sur l'enfance et la signification du fait de grandir. Les enfants sont souvent confrontés à des situations difficiles à la maison, à la discrimination sociale et à l'hostilité. On attend tellement d'eux dans leur jeune vie que, bien qu'ils soient encore des enfants, ils agissent et peuvent être pris pour de jeunes adultes.

Pour ce travail *Youth of the Island Field*, j'ai visité pendant plus de deux ans la communauté de St Mary's Park, le quartier le plus défavorisé d'Irlande à Limerick. Poursuivant mon sujet sur l'enfance et son devenir, j'ai documenté les jeunes adultes qui y vivent, donnant un aperçu intime de leur vie, de leur personnalité et de l'environnement qui les a façonnés.

PAS DE SOURIRE CHEZ CES ENFANTS, DES REGARDS DÉTERMINÉS, ET POURTANT ON POURRAIT PRESQUE ENTENDRE LEURS CRIS ET LEURS RIRES D'ENFANTS ORDINAIRES ?

Lorsque je regarde à travers l'objectif de mon appareil photo, je veux capturer un moment réel et vrai dans la vie de quelqu'un, à ce moment-là de son histoire. Les enfants vivent des situations difficiles dès leur plus jeune âge. Bien qu'ils soient des enfants, ils semblent parfois être de jeunes adultes. C'est quelque chose que j'ai vu à ce moment-là.

LE TYPE DE MATÉRIEL PHOTOGRAPHIQUE QUE VOUS UTILISEZ PERMET-IL UNE CONFRONTATION DIRECTE AVEC VOUS OU EST-CE À L'OBJECTIF PHOTOGRAPHIQUE QU'ILS ADRESSENT CETTE EXPRESSION FERME ?

St Mary's Park est le quartier le plus défavorisé d'Irlande. Il connaît des taux élevés de chômage, de toxicomanie, de problèmes sociaux et de santé. Il se caractérise également par un fort esprit communautaire, où tout le monde se connaît, est farouchement loyal et sur la défensive, et se méfie des étrangers. Les conditions de vie dans la région sont difficiles ; néanmoins, les jeunes développent des capacités d'adaptation et des moyens de divertissement.

Les communautés particulièrement marginalisées comme St Mary's Park, qui sont souvent dépeintes de manière négative dans les médias et qui sont confrontées à de nombreux préjugés, sont à juste titre très méfiantes à l'égard des étrangers, en particulier lorsque quelqu'un arrive avec une caméra. J'ai passé près de trois ans à apprendre à connaître la communauté. Lorsque j'ai commencé à travailler sur le projet et que ma relation avec la communauté commençait à peine à se développer, cela se voyait dans mes photos. J'ai d'ailleurs supprimé les premières images parce qu'elles semblaient mises en scène. Au fil du temps, les images sont devenues plus intenses, ce qui nous ramène à une confrontation profonde entre les enfants et moi.

Mes projets nécessitent toujours beaucoup de temps et de confiance afin de dépeindre les personnes que je photographie le plus fidèlement possible. J'ai passé tellement de temps avec les jeunes qu'ils en sont venus à suspendre leur méfiance et à me faire confiance, à moi et à mon appareil photo.

Quant aux expressions, il m'est difficile de répondre, car il s'agit de leur expression habituelle vis-à-vis de leur monde, y compris moi et/ou l'appareil photo, et c'est en partie la raison pour laquelle je suis si captivée par le sujet du passage à l'âge adulte. En même temps, j'ai l'impression que c'est moi qu'ils regardent, car nous avons développé une relation si profonde.

Non seulement ma pratique photographique, mais aussi mon engagement social intense auprès de la communauté jouent un rôle important dans mes projets. Par exemple, j'ai travaillé avec des travailleurs sociaux, j'ai aidé les enfants à faire leurs devoirs, j'ai fait des voyages, etc. Le plus important pour moi, à la fin de mon projet, a été de l'exposer là où il devait l'être, à Limerick, et de voir à quel point la communauté était fière. Je continue à rendre visite à la communauté et je continuerai à le faire, même si mon projet est terminé pour le moment. Parce que cela me tient vraiment à cœur.



ANDREA GJESTVANG

ATLANTIC COWBOY



LES HOMMES QUE VOUS AVEZ PHOTOGRAPHIÉS ONT-ILS ÉTÉ INFORMÉS DE LA RAISON POUR LAQUELLE VOUS VENIEZ LES RENCONTRER ?

J'ai travaillé pendant un certain temps dans les îles Féroé (Danemark) avec un chercheur local, qui a essayé de prendre des rendez-vous avec des hommes qui vivaient seuls. Cela s'est avéré très difficile : la plupart ont refusé. J'ai appris que je ne pouvais pas entamer la conversation en posant des questions aussi directes. Il était plus facile de développer mon propre réseau, ou de parler aux hommes que je rencontrais au port ou dans les villages. J'ai toujours parlé ouvertement du sujet de mon projet et la plupart des hommes que j'ai rencontrés connaissaient très bien la question. Mais bien sûr, j'étais également curieuse de leur vie et de leur travail, de la vie traditionnelle et de la manière dont elle avait changé. J'ai moi-même grandi dans une grande ferme de la campagne norvégienne et connais donc bien l'agriculture et les structures patriarcales. Il y avait de nombreuses approches pour démarrer notre collaboration.

D'OÙ VIENT L'EXPRESSION « COWBOY DE L'ATLANTIQUE » ET QU'EN PENSENT CES HOMMES ?

« La pêche domine à la fois l'économie et la vie sociale, et les femmes s'en éloignent de plus en plus », explique Firouz Gaini. Il est professeur d'anthropologie sociale et chercheur en études de genre à l'université de Tórshavn (capitale des îles Féroé). Je l'ai rencontré lors d'une de mes nombreuses visites et j'ai été très fascinée par ses idées et ses recherches. Dans ses études sur la masculinité dans les îles Féroé, il a élaboré la notion de « cowboy de l'Atlantique », un homme relativement traditionnel et pragmatique, qui reste dans son village natal pour devenir pêcheur après avoir terminé ses études, comme l'ont fait son père et son grand-père. Il gagne bien sa vie, est religieux et peut construire une maison pour sa femme et ses enfants. Ce type d'homme était autrefois très demandé. Aujourd'hui, son temps est compté. Selon M. Gaini, le type de masculinité qui prévalait autrefois n'a plus le même statut et les mêmes privilèges dans la société d'aujourd'hui. Depuis la crise financière des années 1990, de nombreuses jeunes femmes ont quitté cette petite île de l'Atlantique Nord. Elles se rendent à Copenhague et dans d'autres villes européennes pour étudier, et plus de la moitié d'entre elles ne reviennent pas. Cela m'a amené à me poser la question : comment le manque de femmes affecte-t-il et remet-il en question les modes de vie des petites communautés locales et des hommes ? Le titre du livre est une décision que j'ai prise après avoir fini de photographier, et non pas quelque chose dont j'ai discuté avec les personnes que j'ai photographiées. Je pense que c'est logique, en fin de compte c'est la décision de l'artiste.

QUEL DISPOSITIF PHOTOGRAPHIQUE AVEZ-VOUS CHOISI POUR CRÉER UN TEL LIEN VISUEL AVEC CES HOMMES ?

J'utilise un matériel photographique léger et la lumière existante. Je préfère cela pour simplifier le contact avec les personnes que je photographie. Je mets aussi mon appareil de côté et m'assois pour parler.

VOS PAYSAGES ÉVOQUENT UNE NATURE SAUVAGE ET RUDE, DANS LAQUELLE LE SILENCE SEMBLE ENVAHIR LE CADRE DE VIE DES HABITANTS. IL Y A AUSSI BEAUCOUP DE DOUCEUR.

J'ai essayé d'aborder le paysage de la même manière que je photographie les gens – j'essaie d'évoquer des émotions et des ambiances qui racontent une histoire. D'une certaine manière, les photographies de paysages sont aussi des portraits. Je voulais dépeindre la nature non seulement comme quelque chose qui entoure ces personnes, mais aussi comme quelque chose qui joue un rôle important dans leur vie, à la fois sur le plan pratique et mental. Je suis mon instinct lorsque je photographie, mais il est soutenu par des choix esthétiques conscients – je suis attirée par certaines lumières et certaines ambiances, et je veux que mes images reflètent un sentiment d'intemporalité. Le processus d'édition joue également un rôle important : je fais très attention aux photos que je garde et à celles que j'enlève, car elles doivent former un tout cohérent.

VOUS SOUVENEZ-VOUS D'UNE RENCONTRE QUI VOUS A PARTICULIÈREMENT MARQUÉE ?

Plusieurs rencontres faites lors de mes nombreux voyages aux îles Féroé resteront gravées dans ma mémoire. A Klaksvík, bastion chrétien conservateur de la pêche au nord, j'ai rencontré Jóannes. Il m'a immédiatement invitée chez lui, puis à me joindre à lui lors d'une soirée dansante organisée le samedi dans la ville voisine. Il s'était fiancé en 1986, mais ne s'est jamais marié depuis. Il m'a dit : « Je prie Dieu pour qu'il me trouve une femme. Mais peut-être qu'il ne m'entend pas ». Tous les jours à 14 heures, sauf s'il travaillait, il allait dîner avec son père et son frère jumeau dans la maison de leur enfance. Ils étaient tous les deux seuls. J'ai vu beaucoup de ces liens familiaux étroits, touchants d'une certaine manière, qui sont peut-être un substitut au fait de ne pas avoir sa propre femme et ses propres enfants.

AURÉLIEN GOUBAU

ZNAMYA





Propos recueillis par Brigitte Pertoldi

POURQUOI LA VILLE DE MOURMANSK, SA RÉGION ET SA NUIT POLAIRE DE 6 MOIS SONT-ELLES STRATÉGIQUES POUR LA RUSSIE ?

Tout d'abord, elle a joué un rôle décisif, pendant la Seconde Guerre mondiale, d'approvisionnement et de contre-offensive contre l'armée d'Hitler. Le rôle militaire qu'elle a joué fait partie du récit collectif des habitants de Mourmansk. C'était un sujet régulièrement abordé lors de mes rencontres. D'un point de vue militaire, la ville a toujours son importance aujourd'hui. Au nord se trouvent d'importantes installations militaires et c'est la plus importante base navale dans les eaux arctiques. Mourmansk joue également un rôle pour la pêche industrielle. En tant que port qui reste libre de glace toute l'année grâce au courant chaud de l'Atlantique Nord, c'est un important point de pêche et de transport maritime. Il faut dire que la ville fonctionne aussi comme une ville à part entière, c'est-à-dire qu'on y trouve tout, des universités, des écoles, des centres commerciaux, etc.

POUVEZ-VOUS PRÉCISER LES DEUX PROJETS ÉVOQUÉS ?

Le projet Znamya a vu le jour au début des années 1990, une période de lutte économique et politique pour la Russie. Il consistait à construire un miroir géant pour réfléchir la lumière du soleil afin d'éclairer le nord de la Russie. La construction du satellite se justifiait par sa capacité à améliorer l'économie et à renforcer le pouvoir de l'administration soviétique. Le *New York Times* a écrit le 12 janvier 1993 : « Des scientifiques russes prévoient de lancer bientôt dans l'espace une plaque de plastique luminescente, première étape du test d'une idée visant à transformer la nuit en jour ». Après la chute de l'URSS, le projet a été abandonné car il était trop coûteux et trop compliqué à mettre en œuvre.

En 2021, le gouverneur de Mourmansk, Andrei Chibis, a repris cette ancienne promesse. Pendant sa campagne électorale, il a promis aux quelque 300 000 habitants de Mourmansk de construire un soleil artificiel : une tour lumineuse géante sur une colline au-dessus de la ville, qui illuminerait le centre-ville. Mais comme Znamya, ce projet est une illusion, un rêve que l'on sait d'avance irréalisable. Aujourd'hui, la ville n'a aucun projet concret de soleil artificiel.

QUELLE EST L'OPINION DES HABITANTS ?

La plupart n'en avait jamais entendu parler et n'avaient pratiquement aucune opinion sur la question. Comme il ne s'agissait que d'annonces populistes, l'histoire n'a atteint que quelques journaux locaux. Mais c'est justement ce que je trouve intéressant. En réalité, on ne se préoccupe pas de savoir si ce projet existera vraiment, ou combien il coûtera ou de l'avis de la population. Ce qui importe c'est que son idée existe. Le rêve et l'irrationnel précèdent la réalité. Cet état d'esprit est en partie hérité de l'état d'esprit de l'URSS où l'acte d'imaginer est plus important que l'acte de faire. Il existe de nombreux exemples dans d'autres domaines qui illustrent cela.

AVEZ-VOUS RENCONTRÉ DES DIFFICULTÉS POUR RÉALISER VOS PRISES DE VUE ?

D'un point de vue technique, je n'ai eu aucun problème. Les appareils numériques récents ont des capteurs très sensibles, ce qui permet de prendre des photos en très basse lumière. Cela n'aurait jamais été possible avec un appareil photo argentique, par exemple.

Mais au-delà de l'aspect technique, je jouissais d'une grande liberté de mouvement à l'extérieur et les gens ne se souciaient pas de savoir qui j'étais ou ce que je faisais. Cette indifférence ne facilitait pas les contacts, mais en revanche, elle me permettait de travailler avec une grande liberté.

RENDRE VISIBLE PAR UN ARTIFICE TECHNIQUE : CES PROJETS ÉVOQUENT LA DÉMARCHÉ PHOTOGRAPHIQUE. CELA A-T-IL ORIENTÉ VOS CHOIX ESTHÉTIQUES ?

Oui, très certainement. J'ai voulu un récit cohérent qui exprime la nuit et la façon dont je l'ai vécue. Les images aux couleurs ternes, parfois granuleuses ou avec peu de lumière, contribuent à la création de l'atmosphère que je voulais exprimer. Ce travail porte surtout sur l'atmosphère de la ville.

VOUS SEMBLEZ VOULOIR OPPOSER À LA PROMESSE FAITE PAR LE GOUVERNEMENT, L'INTIMITÉ COMME FORME DE RÉSISTANCE ?

Je ne connais pas suffisamment la Russie ou la mentalité russe pour pouvoir dire que l'intimité fonctionne comme un acte de résistance. Mais je pense en effet qu'elle fonctionne comme une bulle. J'aime beaucoup l'idée du philosophe allemand Peter Sloterdijk qui soutient que nous vivons tous dans des microsphères, enfermés dans ce qu'il appelle des « bulles métaphoriques », coupés du monde extérieur.

C'est un peu comme ça que je vois ce travail. Je me suis laissé guider, au gré de mes rencontres, dans chacune de ces bulles, ces sphères d'intimité. Chacune représente un monde à part entière qui existe indépendamment de l'actualité ou de la politique du moment. J'ai rapidement décidé qu'il me fallait absolument être dans ces bulles intimes pour raconter des histoires intéressantes. D'après ce que j'ai ressenti, ce n'est qu'à l'intérieur de ces appartements russes que les gens sont amenés à se révéler davantage.



FLAVIO MONTRONE

JE T'ÉCRIS POUR TE DIRE QUE JE NE SUIS PAS SORTI



Salut Flavio, je t'écris pour te dire que je vais
beaucoup mieux mais je me pose des questions au même moment.
A savoir, que est-ce que je préfère entre matérialisme
et spiritualité. D'un côté je préfère la porte
d'homme spirituel, de l'autre j'ai toujours
été matérialiste. Alors je suis pris entre ces deux
feg. Je pense que je vais choisir la spiritualité.
C'est une quite profonde, mais tu en sauras bien
plus dans quelques mois.

LES SOIGNANTS DE VOTRE FRÈRE SONT-ILS INFORMÉS DE CE PROJET ? SONT-ILS FAVORABLES ? IMPLIQUÉS ?

L'impulsion de ce projet est partie d'un constat : Aurelio n'a pas d'activités, de lien social. Il est, soit interné en secteur ouvert ou fermé, soit à la maison. Le point commun entre ces trois espaces est le temps qui file entre les doigts, dans un ennui total. Quand je parle à Aurelio de mon envie de faire un projet commun, je lui mens. Je lui parle d'un projet photo. Je ne lui dis pas que mon envie première est de lui remettre le pied à l'étrier, de le rendre à nouveau acteur de sa vie. À l'hôpital, Aurelio bénéficie d'une table de ping-pong, d'une TV dans les espaces communs. Des activités sont sûrement proposées, mais il n'y va pas. Quand il rencontre son psychiatre référent, c'est pour évaluer et rééquilibrer si besoin la médication. Aurelio ne voit pas de psychologue. Ce projet a pris forme dans l'absence d'espace de parole et de réflexion autour de la maladie. En 2022, les Rencontres Images Mentales, festival mêlant projections et discussions autour de la santé mentale à Bruxelles, a exposé pour la première fois notre projet. Fier de cela, Aurelio en a parlé à son psychiatre, qui a approuvé, d'un mouvement de tête. Nous travaillons hors du cadre institutionnel et en tant que photographe, je m'attache à ce qui se passe dans le hors-champ. À ma manière, j'essaie d'aider Aurelio à regarder en dehors.

EN MÉLANT PAYSAGE ET PORTRAITS, VOUS AMPLIFIEZ LA PERCEPTION DE LA DISTANCE QUI VOUS SÉPARE DE VOTRE FRÈRE. COMMENT POUR TROUVER UNE POSSIBILITÉ DE L'APPROCHER SANS LE HEURTER ?

L'amorce a été l'écriture quotidienne de textes racontant sa journée. Lui étant en France, moi en Belgique, j'ai cherché à capter dans mon quotidien les signes que ses écrits m'inspiraient. Je voulais naïvement me mettre à sa place. À chaque voyage en famille, j'ai installé l'appareil photo comme une routine. Le temps long de l'installation et de la prise de vue installe un moment hors du quotidien. Ces rendez-vous sont aussi devenus un prétexte à la sortie, comme un pied de nez à tous ses démons qui lui interdisent l'extérieur. Victorieux, Aurelio rentrait le nez plein des odeurs capturées, la peau revigorée par le vent qui rafraîchit les sens. Vivant. Ressortant seul, j'essaie d'intercepter les signes envoyés, les manifestations surnaturelles ou divines, infractions dans la logique vulgaire du réel. Ces images sont une construction de mon imaginaire et ne se veulent pas illustratives de ses écrits. Dans l'intime, la juste distance est une recherche perpétuelle. Exit les raccourcis hâtifs, les comparaisons trop dures. Je veux m'imprégner de ses textes pour créer mon univers et non les illustrer.

L'ENFERMEMENT DONT SE PLAINT VOTRE FRÈRE EST ABORDÉ À PLUSIEURS NIVEAUX DANS CE PROJET ? POUVEZ-VOUS DÉVELOPPER ?

Depuis 2006 et le diagnostic accompagnant sa première tentative de suicide, la vie de ce jeune homme de 23 ans a basculé. D'abord enfermé dans ses pensées, puis dans un hôpital où la camisole chimique est venue essayer d'éteindre le feu en lui. Elle a finalement éteint sa personne. La prise de poids en réponse à la prise des médicaments a altéré son corps, l'emprisonnant dans une enveloppe qui n'était pas la sienne. Aurelio fait des allers-retours entre la maison et l'hôpital quand il n'arrive pas à maîtriser les montées ou quand il « descend » trop bas. À chaque hospitalisation, il veut sortir et se sentir libre. De retour chez nos parents pourtant, la porte est ouverte et la sortie est rare, courte, éprouvante. Il l'écrit, « j'ai envie de sortir, de m'en sortir ». Le pas de la porte, c'est ce qui différencie le foyer, la sécurité, de l'extérieur, l'inconnu, l'hostile. Se sentir bloqué, incapable de sortir, c'est finalement un sentiment assez universel.

PAR L'ÉCRITURE ET L'IMAGE, VOUS CRÉEZ UN ESPACE DE COMMUNICATION, AUTRE ? POUR HABITER LE SILENCE ? AVEZ-VOUS PU CONSTATER QUE CE PROJET A AMENÉ UN MIEUX-ÊTRE POUR CHACUN ?

On a d'abord créé un espace de communication, tout court. Dans la famille, on se parle peu et on exprime rarement nos sentiments. Le tapis sous lequel on cache nos ennuis est un peu chargé, or, j'ai le sentiment que pour déconstruire un tabou, il faut en parler. Aurelio étant partant, on l'a fait ensemble. Il écrit car ça lui fait du bien et moi je fais des photos, c'est ma manière de tenter de comprendre sa maladie. Je sais pourtant que je n'y arriverais jamais tout à fait. Ce projet n'est pas un long fleuve tranquille, il est confrontant et usant. Je documente l'évolution d'une maladie et de son emprise sur le cercle familial, mais le temps passe. Je vois nos inquiétudes grandir quant au futur d'Aurelio qui stagne dans un passé décomposé. Aujourd'hui, nos parents ont compris ce projet et ils dépassent la honte du « qu'en dira-t-on ». Ils reconnaissent le bien que cela fait à Aurelio et le fait que nous soyons tous réunis autour d'un projet commun.

DÁNIEL SZALAI

UNLEASH YOUR HERD'S POTENTIAL



OÙ CES IMAGES ONT-ELLES ÉTÉ PRISES ? CE TYPE D'EXPLOITATION EST-IL TRÈS COURANT ?

J'ai réalisé ces images dans plusieurs fermes laitières industrielles en Hongrie. Il existe différentes méthodes d'élevage, mais je me suis concentré sur l'agriculture de précision. Le point de départ du projet a été la nouvelle qu'une start-up technologique irlandaise avait mis au point un programme de reconnaissance faciale pour les vaches, afin d'optimiser la gestion de l'exploitation. En tant qu'artiste, le rôle que joue la technologie dans notre relation avec la nature et les animaux m'intéresse : comment en sommes-nous arrivés à surveiller les vaches à l'aide de caméras et à gérer les troupeaux à l'aide de programmes informatiques ? et que signifie cette évolution technologique ? J'ai visité quelques-unes des fermes les plus avancées sur le plan technologique. Bien sûr, tous les agriculteurs ne sont pas intéressés par l'investissement dans une technologie de pointe ou n'ont pas les moyens de se l'offrir. Cependant, je ne dirais pas que les fermes robotisées sont si rares de nos jours.

LE FOND NOIR ET LE TYPE DE PRISE DE VUE DÉGAGENT UN SENTIMENT DE VIOLENCE : CES ANIMAUX SONT À LA FOIS DÉPECÉS ET DÉSINCARNÉS ?

J'ai cherché à créer un univers visuel qui rende compte de la relation distanciée et virtualisée entre l'homme et l'animal. J'ai choisi la photogrammétrie, une technologie de numérisation en 3D qui me permet de présenter les vaches et leur environnement comme un nuage d'informations et confère aux images un aspect pictural. En même temps, je pense qu'il est révélateur que la photogrammétrie ait été développée à l'origine pour la cartographie. Elle est étroitement liée à la colonisation et, comme le dit Tom McCarthy dans le livre *Mapping It Out*, « la cartographie implique toujours, à un certain niveau, la violence ». En fin de compte, l'élevage laitier et le projet concernent la colonisation et l'exploitation du corps féminin non humain. Néanmoins, la cartographie et la photogrammétrie sont également liées au conflit de la relation carte-territoire. Pour moi, ils sont essentiellement associés à un poème de Miklós Radnóti dans lequel il écrit « pour celui qui vole au-dessus dans une machine, cette terre n'est qu'une carte ». Nous pouvons conceptualiser et manipuler les vaches comme de simples ensembles de données, comme des unités industrielles, comme des ressources, comme du biocapital. Mais ce sont avant tout des êtres sensibles, faits de chair et de sang.

VOTRE TRAVAIL REMET-IL EN QUESTION LA NOTION DE PROGRÈS ?

J'ai beaucoup réfléchi à la question de savoir à qui appartient le progrès qui nous a permis d'en arriver à ce stade de l'agriculture. Est-ce l'évolution de l'humanité ? Du bétail ? De la technologie ? Ou de l'économie ? Je ne suis pas sûr que l'on puisse les séparer. Harari a dit que la révolution agricole a été une bénédiction pour le bétail. En terme d'évolution, elle en a fait l'une des espèces animales les plus prospères qui aient jamais existé. Mais, comme il le fait remarquer, ces animaux sont en même temps « parmi les créatures les plus misérables qui aient jamais vécu ». Je suppose que le progrès est relatif à bien des égards. Une vache laitière consomme environ 20 kg d'aliments et près de 120 l d'eau par jour. En ce sens, les vaches sont comme d'énormes locomotives fonctionnant au carburant fossile. J'ai le sentiment que, quelle que soit son avancée technologique, l'élevage bovin est, en fin de compte, un successeur de la révolution industrielle.

POURQUOI CES BLOCS DE SEL QUI ACCOMPAGNENT L'EXPOSITION ?

Ils sont liés à la fois aux questions de corporalité et d'industrialisation. Fabriqués sous forme de blocs cubiformes et donnés aux vaches pour qu'elles en tirent une alimentation essentielle, les blocs de sel minéral sont façonnés par les animaux dans des formes anormales et organiques. Pour moi, ils symbolisent la rébellion des vaches contre nos efforts visant à les transformer en marchandises paramétrées. Ils apportent un contrepoint aux images en introduisant la matérialité et l'action des vaches. Présentés sur une plaque de fer recouverte d'une résine époxy noire ressemblant à du pétrole brut mais évoquant aussi des lagunes de fumier, ils sont un lien matériel avec l'industrialisme et un lien visuel avec les images.

LES AGRICULTEURS ONT-ILS VU VOTRE TRAVAIL ?

En fait, ils m'ont beaucoup aidé. Nombre d'entre eux étaient intéressés par une perspective artistique sur l'industrie laitière et ouverts à une discussion approfondie sur les questions qu'elle soulève. L'association hongroise Holstein a même publié un article sur mon travail. Bien sûr, je suppose que cela est également dû à l'objectif du projet : Je voulais soulever des questions et des dilemmes sur des problèmes systémiques complexes de notre civilisation contemporaine qui affectent non seulement les animaux, mais qui sont également présents dans la société humaine. Si j'avais entrepris un projet documentaire visant uniquement à présenter la réalité cruelle des fermes laitières industrielles, les agriculteurs n'auraient probablement pas été aussi favorables.

PAULINE VANDEN NESTE

RETOUR À LA LOUVIÈRE



DEPUIS ÇOMBIEN DE TEMPS LA LOUVIÈRE A ARRÊTÉ SES ACTIVITÉS SIDÉRURGIQUES ET DE FAÏENCERIE ? QUELLE EST SON HISTOIRE PARTICULIÈRE EN WALLONIE (PROVINCE DU HAINAUT), ENTRE MONS ET CHARLEROI ?

Au-delà de la sidérurgie et de la faïencerie, c'est surtout l'industrie du charbon qui a lancé l'histoire industrielle de La Louvière dès le XVIII^e siècle. Equipée de nombreux moyens de communication qui la connectaient facilement à Mons, Charleroi ou encore Bruxelles comme les routes, les chemins de fer ou encore son canal, La Louvière a pu s'implanter en Wallonie et développer des activités industrielles assez diversifiées. La cité ouvrière de Bois-du-Luc à La Louvière est un des principaux charbonnages de Belgique. Son activité a cessé dans les années soixante – mais ça reste aujourd'hui un lieu très particulier.

L'usine Royal Boch a vu le jour en 1841 et était internationalement reconnue pour sa vaisselle et d'autres réalisations de faïencerie. Elle a mis fin à sa production en 2009.

Les usines Boel qui travaillaient l'acier ont longtemps été le cœur économique de La Louvière et ont développé son urbanisation. Elles ont été reprises en 1999 par le groupe italo-suisse Duferco qui a ensuite fermé définitivement la porte de ses usines louviéroises en 2013 – causant de nombreux licenciements. Certaines activités sidérurgiques ont été reprises par le groupe russe NLMK – le dernier encore présent et actif sur une partie de l'ancien site industriel Boel. Il reste donc des activités industrielles à La Louvière – même si le nombre de personnes qui y travaillent est bien inférieur maintenant. Toutes ces industries louviéroises ont été un pan important de l'histoire économique et ouvrière de la Belgique. Ce ne sont plus aujourd'hui ses usines qui constituent le cœur de la Louvière ou qui façonnent sa vie quotidienne comme ça a pu être le cas autrefois.

BEAUCOUP DE MÉLANCOLIE ÉMANE DE VOS IMAGES. PAS D'INSOUCIANCE CHEZ CES JEUNES ET PEU DE PERSPECTIVES DERRIÈRE CES STRUCTURES INDUSTRIELLES ? LE NOIR ET BLANC S'EST-IL IMPOSÉ ?

Cette mélancolie est plutôt quelque chose de subjectif : ces images ne montrent que mon propre regard et n'ont pas prétention de constat. Je ne les caractérise pas comme un reportage descriptif sur la jeunesse louviéroise, ces images sont plutôt de la matière sensible. Ce sont les émotions que ces espaces et leur esthétique spécifique font naître en moi. Même si le territoire est – il est vrai – quelque peu désolé, je trouve cette jeunesse belle à sa manière. C'est une jeunesse vivante, même si elle peine parfois à trouver sa place dans l'économie louviéroise, elle a les ressources nécessaires pour trouver ses propres perspectives – bien que cela signifie parfois partir, et peut-être revenir ensuite. Le noir et blanc est un choix émotionnel qui correspond selon

moi à ce qui traverse la série d'images. C'est également un choix qui selon moi permet de « déréaliser », de troubler quelque peu le rapport entre les images et leur époque, entre les images et leur réalité sociale. Si elle reste bien sûr reconnaissable, le noir et blanc permet d'apporter un certain « brouillage », de s'éloigner d'un ancrage temporel trop défini.

VOUS SEMBLEZ CEPENDANT RETROUVER, AVEC BEAUCOUP DE DOUCEUR, LE FIL DE VOTRE ENFANCE ? EN ADOPTANT LA DISTANCE ET LES CADRAGES ADEQUATS ?

Je ne sais pas si la distance et les cadrages sont « adéquats », dans cette série il s'agit surtout de choix instinctifs qui parlent à travers moi. Je pense qu'ils témoignent en tout cas avant tout d'un rapport au territoire actuel plutôt qu'une évocation du passé.

Concernant les personnes photographiées, il se développe à la fois une distance et une intimité dans les images. Pour les espaces, il n'y a pas réellement de vues larges dans la série. Je me suis plutôt focalisée sur des parties, sur des détails. Cette façon de photographier me permet d'isoler les choses, de les extraire d'une certaine façon de leur contexte pour faire voir la beauté étrange qui en émane. Pour moi, toutes mes images fonctionnent à la manière d'un portrait.

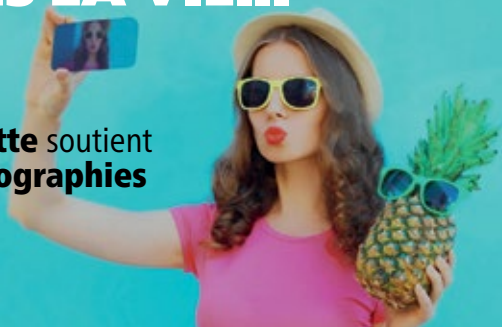
Dans ce travail, je retrouve moins le fil de mon enfance que celui de mon adolescence d'une certaine façon, en prêtant attention aux lieux où j'ai moi-même erré de longues heures et en prêtant attention aux adolescents. La douceur est celle que je porte aujourd'hui à cette ville. C'est en effet un processus courant que de devoir partir pour parvenir à revenir un jour à notre ville d'origine, parvenir à se réconcilier avec elle en comprenant mieux sa complexité avec le temps.

CE TRAVAIL EST-IL TOUJOURS EN COURS ? QUEL EST SON AVENIR ?

Oui, ce travail est toujours en cours. Je continue à chercher, j'ai aujourd'hui des idées plus précises d'images qui manquent. Des liens se sont créés avec certains jeunes et me donnent aujourd'hui envie de chercher davantage avec eux. J'ai également récemment commencé à introduire la vidéo dans ce travail. Il sera exposé en 2024 pour la première fois à La Louvière.

IL N'Y A PAS QUE LES SELFIES DANS LA VIE...

La Gazette soutient les Boutographies



JE M'ABONNE À LA GAZETTE

C'est le moment de se faire livrer La Gazette à domicile

Le journal chaque semaine, les mags, les guides... Le tout en version papier et version numérique.



FORMULE PAPIER + DIGITAL

1 AN 50 NUMÉROS

91€

2 ANS 100 NUMÉROS

160€

Service abonnements

04 67 06 77 56

abonnements@gazettedemontpellier.fr

www.lagazettedemontpellier.fr

laGazette
DE MONTPELLIER

+ 01.1

SÉLECTION
OFFICIELLE

PROJEC
TION

ANAÏS BOILEAU

BURNING SUN

J'ai commencé à travailler sur ces photographies au moment du confinement, pendant la pandémie. J'étais coincée dans le sud de la France, dans ma maison familiale, une vieille ferme à la campagne. J'ai photographié les éléments autour de moi, l'espace du jardin où je me trouvais et utilisé l'environnement comme un champ d'expérimentation et une sorte de studio en plein air. Je compose mes images avec des bouts de papier, des plantes, des tissus et des matériaux de récupération. L'objet devient une surface, se multiplie sous l'effet du soleil. Je travaille de manière intuitive, dans un geste artistique qui met en avant la couleur et la forme pour créer la composition. Les images sont composées et décomposées en effets de surfaces et de couches. Il y a une confusion dans les perspectives et l'échelle de ce que l'on regarde.

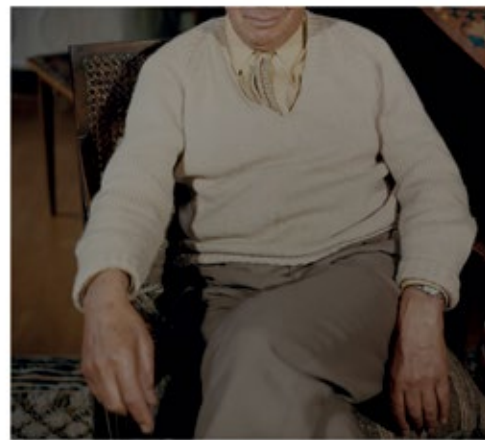


RITURNÉ

MY FATHER'S DREAM



Riturné est une introspection à travers le retour dans mon village natal, dans la province de Cuneo, région du Piémont, au nord de l'Italie. Après avoir vécu à l'étranger pendant de nombreuses années, je l'ai vu d'un œil neuf et j'ai ressenti le besoin d'établir un nouveau lien avec ces lieux. Ce projet étudie le rapport entre l'homme et le territoire, les conflits personnels, l'idée de famille et d'appartenance, la mémoire, l'absence, la maison. Ce qui a disparu et ce qui, tôt ou tard, disparaîtra également. C'est la réalité dans laquelle j'ai grandi, avec ses personnages et ses croyances, le quotidien et la vie retranscrits dans un processus créatif, en toute liberté, au gré des explorations de mon propre environnement. *Riturné* (revenir en piémontais) est la tentative de maintenir et de préserver un lien vivant avec un passé qui devient Histoire, de figer de petits fragments de vie avant qu'ils ne fondent, car tout est impermanence.



Mon grand-père paternel était un « collabo ». Adolescent, je me suis toujours dit que ce devait être grave puisque des résistants l'avaient abattu en 1944. Bien évidemment, ma famille avait posé une chape de plomb sur ce secret honteux. Moi qui suis pourtant de la seconde génération, j'ai le sentiment d'avoir hérité de sa culpabilité. Aborder le sujet avec mon père, c'était s'entendre dire : « de toute façon, tu ne peux pas comprendre ». Car parler de ça, c'était parler de sa vie d'avant, de sa vie sous l'Occupation avec son lot de privations et de malheurs, mais aussi des bombardements, des arrestations, des exécutions, de la torture, des mots tabous qu'il valait mieux éviter de prononcer. À quoi bon rouvrir des plaies ? À quoi bon réactiver des souvenirs qu'on pensait éteints ? Mon père a toujours espéré que tout cela finirait un jour par « s'arranger ». Mais pour les autres, il était resté le « fils du collabo », et puis, on ne se remet jamais vraiment de la mort violente de son propre père, fût-il le pire des salauds.



Photographe depuis une quinzaine d'années, je travaille régulièrement en République Démocratique du Congo (RDC). La question des prédatons économiques et de leurs conséquences est au cœur de mon travail : comment rendre compte des mécanismes qui plongent un pays, en théorie riche, dans la pauvreté ? La RDC, avec une production de 86 000 tonnes de cobalt par an, est devenue le premier fournisseur mondial. Cette offre pléthorique fait de cette région un laboratoire de la mondialisation : les mécanismes d'exploitation appliqués depuis la colonisation au travers de l'union minière, fleuron du capitalisme de l'époque, se perpétuent aujourd'hui au travers des multinationales. En 2007 (premier voyage en RDC), je réalisais un reportage sur la condition des « creuseurs » artisanaux et leur lutte contre l'expropriation par l'industrie minière. Quinze ans plus tard, l'exploitation industrielle a pris le pas sur l'artisanat. Les sites miniers encerclent les villes et villages. L'appétit de l'industrie pour le cobalt condamne à court terme toute la région. Les centaines d'entreprises chinoises maintenant installées sur place se partagent les carrés miniers. Certains villages disparaissent, la population est expropriée à peu de frais. La route qui relie Lubumbashi – capitale de la région – à Kolwezi est bordée d'une succession de cratères béants et l'augmentation constante du prix du cobalt (environ 300 % en deux ans) ne fait qu'accroître le rythme de l'exploitation.



BÚSQUEDA



INGEBORG EVERAERD

Depuis que mon fils a quitté la maison à l'âge de 21 ans pour vivre dans un institut spécialisé, la distance entre nous s'est accrue, au sens propre comme au sens figuré. C'est pourquoi j'ai voulu le ramener dans le pays où il est né, à la recherche – *búsqueda* – de ses racines, avec un petit espoir que ça réveillerait quelque chose en lui. Mais la probabilité que vous construisiez un lien avec un endroit que vous avez quitté à l'âge d'un an est faible. *A fortiori* si votre corps et votre esprit ont souffert d'une naissance prématurée de quatorze semaines. Ce n'était pas un voyage facile. Souvent, mon fils était très calme et introverti. Je ne parvenais pas à savoir ce qu'il ressentait et cela me rendait triste. Plus tard, il m'a dit : « Tu sais maman, j'étais un peu submergé par tout ça ». Vous allez participer à ce voyage à travers la Colombie, un voyage dans le monde émotionnel d'une relation mère-fils compliquée, mais pleine d'amour. La vie telle qu'elle est : une quête continue.



ANIMAS



ANDREA GRAZIOSI



Au centre de la Sardaigne, dans différents villages du territoire de la Barbagia, survivent d'étranges et lointaines traditions bien ancrées. Ces anciens cultes toujours pratiqués témoignent du rapport intense et brutal que l'homme entretient avec le sauvage. Ils relèvent du mystique, du spirituel et du sacré, avec une fonction cathartique et libératoire. Ces costumes appartiennent à un autre temps. Se masquer est une forme de lien inquiétant entre l'être - animal et la divinité. Porter un masque, c'est se métamorphoser en une altérité. L'effet menaçant et perturbant de ces masques ne cherche pas à faire peur mais à provoquer une forme de relation avec l'autre. Les habitants de cette région utilisent l'expression *animas* pour définir quelque chose qui n'a ni temps, ni corps, de non-humain mais qui est de l'ordre de l'expérience vécue.

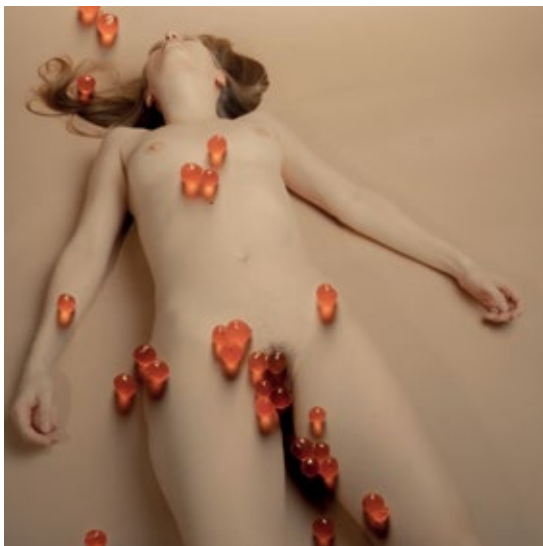


J'avais décidé de déménager à Johannesburg, de travailler en freelance et de vivre dans un endroit très différent de ma ville natale, Stockholm. J'ai cherché un endroit où des personnes de couleur de peau différente vivaient ensemble. J'ai finalement trouvé un petit camp de squatters, peut-être le seul en Afrique du Sud où les gens se mélangent. Avec mes origines suédoises, il m'est impossible de comprendre la vie ici et comment l'histoire de l'Afrique du Sud l'a façonnée. Je me suis souvent demandé s'il était juste pour moi d'être là à photographier, en tant que simple visiteur. J'ai commencé à photographier ce que je pouvais percevoir. J'ai exploré les émotions auxquelles je pouvais m'identifier, et je les ai dépeintes de manière intuitive. La recherche de la sécurité, d'un lieu d'appartenance. Le sentiment d'insignifiance et la fatigue du quotidien. Le banal qui devient rituel pour échapper un moment à vos pensées. Ces moments importants d'interaction sociale qui font que la journée s'écoule. Et en même temps, la fierté et la volonté de ne pas abandonner, de ne pas se résigner.



Ce projet documentaire a été réalisé entre 2018 et 2020 dans la région du Donbas. À ce moment-là, l'Ukraine était déjà impliquée dans une guerre par procuration avec la Russie et les séparatistes des soi-disant républiques populaires de Donetsk et de Louhansk. Dans ce projet, j'ai voulu prendre de la distance par rapport à la position du photographe de guerre, en considérant le contexte social élargi comme une partie essentielle du conflit. *On War and Other Trivialities* explore différents aspects de la vie humaine dans les deux camps qui s'affrontent. Mon travail se concentre sur la vie quotidienne d'une communauté divisée par une ligne de front, séparant les familles et les amis les uns des autres. Adolescents, personnes âgées, mineurs, soldats... ils sont tous prisonniers d'une étrange réalité : une routine faite d'ennui et de célébrations alimentée par la guerre. Le 24 février 2022, la Russie a lancé une attaque de grande envergure contre l'État souverain d'Ukraine. Je me suis rendu compte que cette série de photos était désormais un document sur une région devenue méconnaissable en quelques jours. Fugaces et fragmentées, les images montrent des moments intimes.

IRINA SHKODA



COME INSIDE



Ce projet est une étude de la sexualité féminine, prise entre le désir érotique de la conception et la peur de devenir mère. Dans mon imagination, le désirable et l'effrayant se trouvent étrangement déplacés, entrelacés, ouvrant une faille sémantique. Je n'ai à ce jour pas d'expérience de la maternité, si bien que tout ce qui s'y rapporte est présenté dans le projet par des objets artificiels et des mises en scène.

Tu m'as croisée et par accident ta main a touché la mienne, et je garde la sensation de ce toucher léger ; mes clavicules sont emplies de tendresse ; puis j'ai vu une coccinelle sur ton doigt, qui s'accrochait et refusait de partir ; puis l'espace d'un instant j'ai voulu que tu sois mon père ; puis tu t'es endormi à midi, et j'ai contemplé l'ombre de tes cils... Je suis confuse, je ne sais pas ce que je veux. Pourquoi ne puis-je pas dire que je suis confuse et que je ne sais pas ce que je veux ? Qui cette fois-ci a édicté la loi qui me laisse muette ? J'ai si peur de perdre le contrôle de mon corps.

DANIEL PUJALTE

PRAISE THE LORD



Il n'existe qu'une seule photographie de Cheikh Amadou Bamba, le fondateur de la secte Mouride de l'Islam. Ce portrait est probablement l'image la plus reproduite au Sénégal. Réalisé en 1917, il est aujourd'hui présent sur tous les supports possibles : devantures de magasins, pare-brise, fast-food, chargeurs de téléphone, T-shirts, panneaux de signalisation... et, bien entendu, porté en tatouage. Ce processus de multiplication a vu le portrait d'Amadou Bamba passer du statut de représentation à celui d'icône. Le rapport entre prosaïque et sublime est au cœur du travail de Dani Pujalte. Son enquête documente le dialogue permanent entre le commerce et la foi, la culture matérielle et le mysticisme soufi. Si – en théorie – les soufis proposent une doctrine de l'abstinence et de l'immatérialité, une réalité différente apparaît, nuancée et plus mystérieuse. La spiritualité et le consumérisme cohabitent dans une relation ambivalente, engagés dans quelque chose qui tiendrait à la fois de la lutte et de la danse.



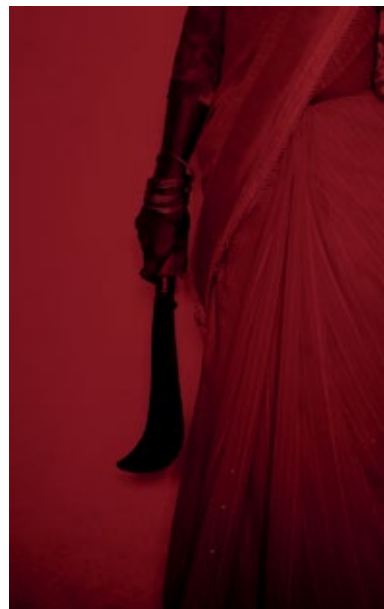
ERMO



Ermo signifie forêt dense et sombre, lieu inhospitalier et non peuplé ou, dans certains cas, solitude. Bien avant de savoir ce que signifiait l'Ermo, j'y jouais déjà avec mes amis. En fait, je pensais que l'Ermo n'existait que là, à la périphérie de Porto, tout près de l'endroit où j'ai vécu pendant mon enfance et mon adolescence. C'était une forêt étendue et dense jusqu'au début des années 70. À cette époque, l'urbanisme a transformé cette vaste forêt en dizaines de petits bois. C'est dans cette sorte d'archipel que j'ai passé la majeure partie de mon enfance. Le jour, la lumière : l'aventure et la découverte. La nuit, l'obscurité, la peur : le bruit des animaux, l'odeur de la fumée des feux de camp et la présence certaine des fantômes. Dans un de ces bois, il y avait une maison où vivait une femme avec un problème de vue. Ses yeux étaient blancs mais elle n'était pas tout à fait aveugle. Elle vivait seule, et lorsqu'on lui demandait comment elle parvenait à se débrouiller sans aucune aide, elle souriait et répondait qu'il y avait une main sur son épaule qui la guidait à travers les arbres. Mais cela ne l'effrayait pas. Ce qui l'effrayait, c'était les arbres.

Le nirvan est le processus d'émasculatation rituelle que subissent de nombreux hijras en Inde. Reconnus comme un troisième genre et se situant hors du binôme homme-femme, les hijras sont des personnes de sexe masculin ou intersexuées qui agissent et s'habillent comme des femmes et qui, après avoir surmonté le rituel de la castration, sont l'objet d'une grâce divine qui leur confère le pouvoir de donner la fertilité à l'ensemble de leur communauté. Le pouvoir des hijras en tant que catégorie sexuellement ambiguë ne peut être compris que dans le contexte religieux de l'hindouisme, où les hijras sont reliés aux principales figures mythologiques, où le pouvoir de la combinaison homme/femme ou androgyne est un thème fréquent et significatif. Pour Neus Solà, la réalité est une somme de voix et de contextes, et c'est précisément à ce carrefour qu'est généré un monde habitable par tous.

NIRVAN



ADRIENNE SURPRENANT

SLEEPLESS COUNTRY



Depuis que la coalition rebelle Séléka a chassé François Bozizé du pouvoir en 2013, la République centrafricaine (RCA) est déchirée par un conflit aux racines économiques, politiques et sociales, qui a provoqué des violences ethniques et religieuses. En 2020, les principaux groupes rebelles du pays se sont alliés pour déstabiliser le président en place. Des affrontements ont eu lieu dans plusieurs villes, faisant fuir une fois de plus les populations. En 2017, durant son premier reportage dans le pays, la photojournaliste Adrienne Surprenant se fait raconter cauchemars et insomnies. Ces témoignages révèlent une dure réalité : les troubles du sommeil sont l'un des principaux symptômes de la mémoire traumatique liée au conflit. La majeure partie de la population a assisté ou participé à un acte de violence, allant du viol au meurtre. Certains ont pris les armes après avoir vu leurs proches mourir. D'autres, parce que leur pain quotidien était menacé. À la rencontre de ces gens profondément blessés, une question s'impose : quelles possibilités de reconstruction pour une société où le trauma est devenu la norme ?

Enfant, mon père m'emmenait dans des petits bistrots de toute la Belgique. En 2001, il a écrit un livre sur les derniers « volkscafés » de la province d'Anvers. Près de vingt ans plus tard, je l'ai à mon tour entraîné en quête des derniers volkscafés de Belgique. Il n'y a pas de définition précise des volkscafés, mais seulement quelques éléments récurrents. Les prix, souvent bas, ne sont que le nécessaire pour le fonctionnement de l'établissement. Par conséquent, peu de propriétaires ont pu ou souhaité moderniser la décoration de leurs pubs. Ce n'est peut-être pas intentionnel, mais c'est ce qui fait des volkscafés un témoignage esthétique du passé, en plus d'être souvent un héritage familial. Les cafés populaires sont des lieux de rencontre des différentes couches de la société où les clients peuvent simplement être eux-mêmes. Alors, quand les avocats, les ouvriers du bâtiment, les je-sais-tout et les philosophes ne pourront plus résoudre les problèmes du monde dans leur bar local, c'est le vivre ensemble qui en pâtira. Avec la mondialisation, les petites entreprises font place à des concurrents contemporains aux normes internationales et les lieux traditionnels de rencontre tels que ceux-ci sont devenus rares. Cette série est une tentative de maintenir leur esprit vivant.

ON A SOIF

JEF VAN DEN BOSSCHE



RAIMOND WOUDA

POLDER VIII

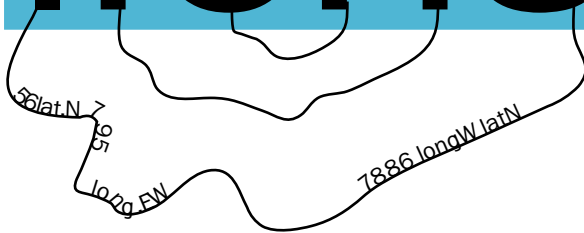


Tuindorp Oostzaan est un quartier particulier d'Amsterdam, aux Pays-Bas. Il a été construit il y a 100 ans sur la base d'idéaux qui sont toujours d'actualité : des logements abordables pour les personnes à faibles revenus, un environnement vert et intime avec des rues et des places où les gens peuvent se rencontrer et renforcer leur sentiment d'appartenance. Mais Amsterdam évolue rapidement. Tuindorp Oostzaan était un véritable quartier ouvrier à l'ombre des grands chantiers navals. Aujourd'hui, l'industrie lourde a disparu et les maisons sont prisées des jeunes citadins. Depuis 1989, j'ai passé plusieurs périodes à photographier ce quartier. L'ensemble du travail témoigne de la cohésion sociale de la communauté et de sa relation particulière avec l'espace public. Le choix de ce sujet n'est pas le fruit du hasard : ma propre histoire est étroitement liée à ce quartier. Mon arrière-grand-père travaillait comme charpentier sur le chantier naval. Ma grand-mère et ma mère ont grandi à Tuindorp Oostzaan, et c'est là que je suis né.

++ 02

TISSER DES

liens



La Carte blanche est une liberté que nous nous offrons, aux Boutographies, de solliciter un photographe sans passer par l'appel à candidatures. Reiner Riedler, Christian Lutz, Pierre Liebaert et Camilla de Maffei sont quatre auteurs qui ont d'abord fait partie des sélections établies par nos jurys parmi les candidatures que nous recevons. Au fil des années, nous avons suivi leurs projets de près, et nous avons souhaité montrer l'évolution de leur travail artistique. Ce fut le cas en 2015 avec Christian Lutz, quand nous avons exposé sa *Trilogie* à La Panacée, puis pour Reiner Riedler en 2016, avec *The Life Saving Machines*, en partenariat avec la faculté de Médecine. Pierre Liebaert, primé deux fois aux Boutographies, a lui été choisi pour représenter notre festival à Arles en juillet prochain, dans le cadre de l'exposition des trente ans du laboratoire Photon, notre partenaire toulousain. Quant à Camilla de Maffei, primée à trois reprises en 2013 à Montpellier, elle est l'invitée de la Carte blanche 2023.

Ces noms évoquent pour notre équipe des personnages et des œuvres repères dans l'évolution du festival. Pour elles et eux, les Boutographies ont représenté un moment particulier.

Le nouveau projet de Camilla de Maffei, *Delta*, est le fruit d'une longue démarche, exigeante et inspirée. L'exposition et le livre qui en sont issus constituent l'aboutissement d'un cheminement à la fois anthropologique et personnel, dans une contrée géographique proche et pourtant extraordinaire. Travail d'image et travail d'écriture cohabitent dans une sorte de journal de grand voyageur, mémoire subjective et imparfaite des lieux, des êtres et des sentiments extrêmes qui peuvent traverser celle qui prend le risque de se perdre dans l'immense dédale du delta danubien. Le projet est lauréat du Premi Mallorca de Fotografia Contemporània 2021. L'exposition est produite par le Consell de Mallorca (îles Baléares) et le livre est édité chez Anomalas (Barcelone).

La richesse des thématiques abordées dans *Delta* nous a engagés à proposer cette œuvre comme source d'inspiration pour des ateliers d'écriture. Avec le soutien de la DRAC pour l'exposition Carte blanche, avec l'appui de la faculté des Sciences et de l'université Paul Valéry pour les ateliers d'écriture, et avec le partenariat de la librairie Sauramps, nous avons pu développer le projet sur différents axes : l'exposition elle-même, la diffusion du livre éponyme et les ateliers de production d'écrits. Camilla de Maffei a par ailleurs été invitée à donner une conférence pour exposer l'ensemble de sa démarche, à l'auditorium du musée Fabre. C'est pour nous une façon de mettre un travail photographique à l'épreuve de ce que nous attendons d'une œuvre : qu'elle suscite à la fois une émotion esthétique, un élargissement de notre champ de vision et d'interrogation, et qu'elle soit un lieu de dialogue et de rencontre entre les êtres, d'où qu'ils viennent.

La série *Atlantic Cowboy* d'Andrea Gjestvang, présentée en sélection officielle et consacrée aux communautés de pêcheurs des îles Féroé, a également été proposée aux ateliers d'écriture, en complément et en contrepoint de la série *Delta*.

Les ateliers d'écriture ont été menés dans le cadre de :

- ... l'association SCRIBES (étudiants de la faculté des Sciences)
- ... le diplôme universitaire animateur d'atelier d'écriture, université Paul Valéry
- ... la licence 3 Lettres modernes, parcours Métiers de l'écrit et de la culture, université Paul Valéry

Remerciements à Catherine Dumon-Lafuente (conseillère pour les Arts plastiques, DRAC Occitanie), Marie Bourjea (professeure des universités, université Paul Valéry), Sonia Chalbi (chargée de cours à la faculté des Sciences et association Papier de Soi), Iris Astier (association SCRIBES).

Ainsi qu'à Camilla de Maffei et Andrea Gjestvang, qui ont nourri tout le projet de leurs talents d'auteurs-photographes.

CAMILLA DE MAFFEI DELTA

Comment une jeune femme italienne vivant à Barcelone en vient-elle à fréquenter pendant 4 années et 4 saisons un lieu comme le delta du Danube, toute seule ?

Depuis 2009, je concentre ma production personnelle sur la région des Balkans, où j'ai réalisé plusieurs projets narratifs à long terme. En 2012, j'ai été chargée de parcourir le cours du Danube en compagnie de plusieurs spécialistes, dans le but de créer une carte visuelle représentant la profonde richesse culturelle, humaine et paysagère de l'Europe centrale. Notre itinéraire retraçait les étapes centrales du long voyage entrepris dans les années 1980 par Claudio Magris, auteur du beau livre *Danube* : nous sommes partis de Budapest, avons traversé la steppe hongroise, la Bulgarie et une grande partie de la Serbie, et avons terminé notre expédition aux Portes de Fer, une gorge profonde traversée par le Danube et située juste à la frontière entre la Serbie et la Roumanie.

Après une année de cohabitation étroite avec le fleuve et un nombre considérable de kilomètres parcourus, je ne pouvais accepter d'interrompre mon voyage si près du but, je voulais voir de mes propres yeux cet immense delta que Claudio Magris a décrit comme :

une grande mort maîtrisée, [...] une mort qui est une régénération incessante, une luxuriance de plantes et d'animaux [...] un écoulement qui s'ouvre et se livre aux eaux et aux océans de tout le globe, et aux créatures de leurs profondeurs .

Au lieu de rentrer chez moi, j'ai donc poursuivi mon chemin. La première fois que j'ai traversé le delta, c'était en 2014. À partir de ce jour, je me suis promis d'y retourner tant que je pourrais « maîtriser » le paysage.

Vos textes font référence à J. L. Borgès (Astérion, Thésée et le Minotaure) et à Joseph Campbell (auteur de *Le héros aux mille et un visages*). Quelle place prennent ces écrits littéraires et mythologiques dans la construction d'un projet comme celui-ci ?

Delta est un projet narratif qui offre de nombreux niveaux d'interprétation. Le regard anthropologique avec lequel j'ai abordé ma recherche dialogue constamment avec une approche plus personnelle, que je définirais comme « interprétative ». La mythologie et le voyage du héros tel qu'analysé par Campbell sont des inspirations théoriques très importantes qui m'ont guidée dans le développement d'un langage photographique très spécifique.

La façon de représenter la végétation (verticalement, de près, dans le temps) ou la façon dont j'ai fait le portrait des

habitants, sont une conséquence directe de ma décision de représenter le territoire du delta comme un labyrinthe mythologique, peuplé d'oracles. C'est pourquoi j'aime à dire, en plaisantant, que les habitants du delta sont mes « Minotaures ».

La place importante accordée à l'écriture dans cette démarche était-elle anticipée ? La réalisation du livre était-elle un objectif dès le départ ?

Au fil du temps, la tension narrative générée par la relation entre le texte et l'image est devenue un ingrédient essentiel de mes récits. J'aime écrire et j'ai travaillé pendant de nombreuses années aux côtés d'anthropologues qui m'ont appris l'importance de la recherche ethnographique. Dans ce projet, je me suis retrouvée seule pour la première fois, et tout ce que j'ai fait a été de m'approprier librement l'ethnographie pour créer un journal de terrain d'inspiration anthropologique. Il s'agit d'un texte hybride composé de notes descriptives, d'extraits d'entretiens, de réflexions personnelles et d'histoires courtes qui enrichissent le récit photographique en comblant les lacunes que l'image génère inévitablement.

Dès le premier instant, j'ai su que je voulais matérialiser le projet dans un livre. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai pensé qu'il serait intéressant de générer du matériel visuel supplémentaire. En effet, en plus du texte, j'ai rassemblé une série de cartes psychogéographiques représentant le delta, dessinées par moi-même ou par les habitants impliqués dans le projet.

Votre travail sur *Sarajevo, The Visible Mountain*, a été multiprimé aux Boutographies en 2013. Entre votre expérience à Sarajevo et celle de *Delta*, quelles ont été les principales évolutions dans votre façon de travailler ?

Delta est la suite naturelle de la recherche photographique commencée avec *Visible Mountain* et représente pour moi une évolution, un pas en avant en tant qu'auteur, car je pense avoir réussi à mettre en pratique de manière plus cohérente et organique toutes les connaissances que j'ai accumulées au cours de mon expérience à Sarajevo. Je fais référence à l'importance de construire un langage photographique spécifique pour l'histoire à raconter, à la valeur narrative du texte et au pouvoir expressif qui découle de la relation entre le mot et l'image. En outre, *Delta* m'a confrontée à l'expérience intense de la création d'un livre : j'ai du faire face à la nécessité de gérer une énorme quantité de matériel photographique à structurer en une longue séquence narrative.



ELSA BEAUMONT

Résidence Boutographies-
APF France handicap Occitanie 2023



IN BETWEEN

Pendant des décennies, les personnes en situation de handicap ont vécu à l'extérieur de la cité et ont été représentées comme un corps, objet de soins, avant d'être considérées comme des personnes à part entière. Le projet porté par l'association APF France handicap Occitanie et les Boutographies a pour vocation de sensibiliser au handicap et de sortir des représentations traditionnelles par le biais de la photographie d'auteur.

Propos recueillis par Arnaud Laroche

Vous avez répondu à l'appel de la première résidence d'artistes les Boutographies/APF France handicap Occitanie. Avez-vous eu une appréhension ?

Le handicap physique est un domaine qui m'était totalement inconnu et la thématique de « l'accessibilité » me semblait assez complexe car je ne connaissais pas de personnes dans cette situation. En général, je prends mon temps : celui de la réflexion, de l'immersion pour me familiariser avec un sujet. J'auto-gère mes projets donc j'ai une entière liberté. J'ai besoin de rencontrer, de côtoyer, de faire connaissance avec les personnes que je vais photographier. Ce n'est que quand j'ai atteint leur confiance, que j'estime qu'une relation s'est installée entre eux et moi, que je m'autorise à les photographier. Dans le cadre d'une résidence, il y a un temps de réflexion et un temps de réalisation plus courts avec des dates précises pour le rendu et l'exposition.

Comment avez-vous préparé ?

Ma première réaction a été de me documenter pour savoir ce qui avait été fait, apprendre comment le handicap physique était perçu dans notre société, avoir des références avec d'autres pays, connaître les luttes menées, les questions de logement, de scolarité, etc. Bref avoir un aperçu global et historique du sujet.

Vous êtes-vous penchée sur d'autres travaux de photographes ?

Bien sûr. Je suis allée voir Diane Arbus, Mary Ellen Mark, Raymond Depardon puis des photographes plus contemporains comme Elea Jeanne Schmitter : pour voir comment ils avaient répondu en image à des questions de normes, de codes.

Photographier dans les lieux a-t-il été un problème ?

Oui, mais uniquement pour les lieux accueillant du public.

Les institutions sont grandes, il n'est pas facile de savoir quel est le bon interlocuteur. J'ai rencontré une certaine appréhension de leur part. Les Boutographies ne portent pas seules la résidence, il y a aussi APF France handicap Occitanie. J'ai dû expliquer que c'était pour un projet artistique, que je ne suis pas journaliste, que je ne venais pas faire un état des lieux des accès pour les personnes handicapées. Mon travail est de créer une image qui va au-delà.

Vos images sont comme atemporelles...

Oui, elles ne doivent pas parler d'accessibilité au sens littéral du terme mais atteindre un côté plus philosophique, plus symbolique. J'ai une fascination pour le corps et l'espace. Je crée un lien entre lui et le personnage avec une volonté de le rendre le plus atemporel possible, donc extraire tout récit, tous détails et rendre juste une essence. Ainsi ils restent abstraits, non datés : reconnaître mais pas spécifier.

Par exemple, l'image de l'homme mal voyant ?

Exactement. Ici, il y a très peu d'informations du lieu. Les couleurs, les reflets sur le sol jouent comme un miroir, rendant la silhouette comme en lévitation. C'est la canne qui fait la liaison et crée la tension dans l'image. De dos, l'homme reste anonyme, le message devient universel. Cette approche présente à la fois le visible et l'invisible, comme le handicap.

Vous pouvez retrouver l'intégralité de l'interview sur notre site <https://www.boutographies.com/residence-2023>

Le commissaire d'exposition organise des présentations monographiques ou collectives. Si le montage d'un festival comme le nôtre est proche d'un commissariat (editing des expositions, mise en espace, écrits de textes par notre directeur artistique Christian Maccotta, interviews des photographes, le choix des travaux exposés reste une décision de groupe, c'est-à-dire d'un jury. Cependant depuis plusieurs années, des commissariats individuels complétaient l'offre du festival. Aujourd'hui, afin de les différencier des expositions Hors les murs organisées par des partenaires culturels extérieurs, nous avons décidé de créer une nouvelle section intitulée Parallèle. Dans ce cadre, nous retrouvons cette année quatre œuvres proposées par Rachele Ceccarelli, membre de l'équipe des Boutographies. Vous pourrez les admirer dans des lieux tout aussi passionnants que les œuvres présentées.



Pierresvives

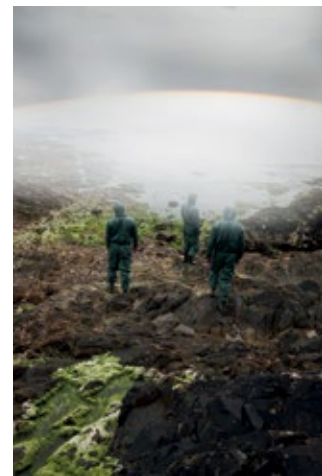
ALICE PALLOT

ALGUES MAUDITES

La prolifération des algues vertes sur les côtes bretonnes est devenue une problématique environnementale majeure. Ces dernières années, les algues vertes, dites « algues maudites », envahissent le littoral. Ce phénomène est le résultat d'un processus appelé eutrophisation, lié à une surabondance de matière organique, elle entraîne l'asphyxie du milieu. La multiplication des algues vertes est induite par la présence excessive de nutriments chimiques (nitrate et phosphate) dans les eaux côtières. Cela résulte du rejet d'eaux usées, des ruissellements agricoles, des déchets industriels et des rejets massifs d'engrais azotés émanant de l'élevage et de l'agriculture intensive. Lorsqu'elles se décomposent, ces algues deviennent toxiques en produisant de fortes concentrations de sulfure d'hydrogène (gaz H₂S). Ces concentrations extrêmes d'algues provoquent un appauvrissement en oxygène dans le milieu, un déséquilibre des écosystèmes et une perte de biodiversité. Lorsque les algues ne sont pas ramassées, elles laissent derrière elles des paysages morbides à l'aspect figé, comme hors du temps.

Le projet *Algues maudites* s'inscrit dans les recherches antérieures d'Alice Pallot évoquant la fragilité mais aussi la résilience du monde naturel, qu'elle explore dans la série *Suillus, looking at the sun with closed eyelids* (2020). La série *Oasis* (2019) dévoile l'ambiguïté de l'industrie du marché floral entre la beauté, la charge symbolique et émotionnelle qu'elle représente mais aussi les déchets et la pollution qu'elle génère.

Algues maudites a été initié dans le cadre de la Résidence 1+2 en collaboration avec le Centre Wallonie-Bruxelles et le soutien de Wallonie-Bruxelles International (WBI). Il a été réalisé en deux phases de mai à juillet 2022 : en Bretagne en collaboration avec l'association Sauvegarde du Trégor et le CEVA puis à Toulouse avec l'aide des scientifiques du CNRS Occitanie Ouest.



JENNY BEWER

FOR THOSE WHO CARED

Dans le travail *Pour ceux qui ont pris soin* je me penche sur la mort de mon père, décédé en mai 2021 du Covid 19. Une période dont je ne me souviens que vaguement. Sa mort a divisé notre famille, les responsabilités ont été niées, le fait a été nié et des débats sur la vaccination ont eu lieu lors de ses funérailles. Mon sujet n'est pas la mort d'un membre de ma famille que j'aimais, mais les circonstances qui l'ont provoquée. Personne ne discuterait avec un proche d'un patient atteint d'un cancer.

La division au sein de ma famille, qui est représentative de la division de toute une société, constitue le cœur du travail et m'a longtemps empêchée de faire mon deuil. La reconstitution des événements et le traitement photographique font partie de mon travail de deuil.



JULIETA AVERBUJ

EL JUEGO DE LA MADALENA

El Juego de la Madalena est un essai visuel sur le besoin de se souvenir. L'idée est née du désir de rendre hommage à mon père, décédé en 2017 dans la ville de Buenos Aires. Les photographies, extraites de ses albums de famille, sont des souvenirs d'une époque où je n'existais pas, mais que je ressens néanmoins comme mienne grâce à ses récits. Ces images, dont certaines sont moisies et consommées par le champignon qui s'est développé à l'intérieur des albums, parlent du lien entre le temps et la mémoire. Tout comme le passage des années modifie les souvenirs, les champignons envahissent la matérialité des images, rendant compte de cette horloge organique qui transforme tout. J'aborde les images en agrandissant les zones au maximum, trouvant de nouveaux paysages dont l'infinité de possibilités est analogue aux processus associatifs de la mémoire. Ce processus de re-signification à travers le recadrage, à son tour, tente de représenter le fonctionnement de la mémoire ; de même que lorsque nous nous souvenons, nous le faisons

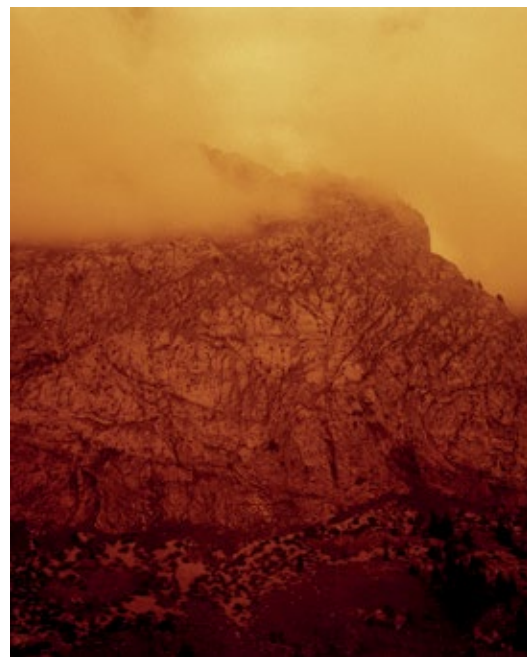
dans le présent, en évoquant un passé, les photographies utilisées représentent le temps passé, et le geste de recadrer le présent d'où nous le faisons.



MARINE LANIER

LES CONTREBANDIERS

Le contrebandier est par essence celui qui traverse, symbolise le passage, se déplace. Il est l'image du hors-la-loi, du clandestin, de la marge, mais aussi celui qui transgresse, échappe aux normes, à ce qu'on cherche à contenir, discipliner, asservir. Il évoque la possibilité d'un ailleurs – l'accès d'un état à l'autre, au sens physique et métaphorique. Il nous renvoie au secret, au danger, au crime, à l'Eldorado – dans le même temps à l'idée de métamorphose, de liberté, de prise de risques, au visible et à l'invisible. Entre fascination et répulsion, cet anti-héros condense les notions ambivalentes du Bien et du Mal qui au lieu d'être mis en regard de façon manichéenne, sont envisagés en interdépendance, puisque l'un est le réceptacle de l'autre et inversement. Le contrebandier est mouvement, aller-retour, allure, relief, trajectoire. Ici les portraits alternent avec des fragments de nature, des objets, dans une appréhension atmosphérique du paysage, liée aux conditions de survie, d'altitude, de végétation, de climat. Les photographies croisent des tons chauds, liés à la couleur de l'or, de la conquête, à celle de la brûlure du soleil, avec des tons froids, relatifs à l'énergie de la nuit, de la neige, du repli. Le regard circule, de l'ascension au déclin, du mouvement à la fatigue, de l'abattement au courage. Les personnages sans qu'ils ne soient nommés sont tous des personnages qui vivent dans une sorte de marge du monde contemporain. Aussi, plus largement, au-delà de cette figure centrale du contrebandier, j'évoque une sorte d'épopée anachronique de colporteurs, passeurs, brigands, voyageurs, déserteurs, ermites, braconniers, interrogeant l'aller-retour entre le geste de passer, celui d'aller de l'avant, et l'attente, la stase, l'immobilité. Mes images sont à la fois engagées et politiques, oniriques et poétiques. Elles ne résolvent rien. Elles ouvrent des pistes, des chemins de traverses, des portes dérobées.



MERCI À VOUS

LES MÉCÈNES



LES PARTENAIRES



Les photographes de la vingt-troisième édition – Les membres du Jury : Delphine Manjard (libraire – enseignante – présidente du jury), Eric Karsenty (rédacteur en chef de *Fisheye*), Matthieu Gafsou (photographe), Christian Maccotta (directeur artistique des Boutographies) – La section Parallèle : Orangerie du Jardin des Plantes – Maison de Heidelberg – Pierresvives – Université Paul Valéry Galerie H – Le parcours Hors les Murs : Le Bar à photo – Galerie St-Ravy – le Lac du Crès Jean-Marie Rouché – Le Mur Rouge – Studio 411 – Et les autres lieux : Gazette Café – Transit – Les experts des portfolios – Les partenaires – L'équipe du Pavillon Populaire – La Ville de Montpellier – Montpellier Méditerranée Métropole, le Conseil départemental de l'Hérault, l'Office de Tourisme, APF France handicap Occitanie, Objectif Image Montpellier, la faculté de Médecine Montpellier, l'équipe des bénévoles du festival et tous ceux qui ont apporté aide et soutien à la préparation de l'édition 2023.

L'ÉQUIPE DES BOUTOGRAPHIES 2023

Peter Vass, Arnaud Laroche, Christian Maccotta, Susanne Klein, Brigitte Pertoldi, Sylvie Suire, Rachele Ceccarelli, Mirela Petcu, Marie-Noëlle Diochon, Jean-François Malet, Lucie Gandois, Marie-Laure Jandot, Régis Tourrolier, Annegret Gräfe

LES STAGIAIRES BOUTOGRAPHIES

Aliénor Apostolov, Fiona Garratt, Yaël Inostroza



1	18	31	49	64	77	82	90	95	100
2	16	32	46	55	68	74	80	85	90
3	14	20	32	43	52	61	70	79	88
4	12	18	24	33	41	50	59	68	77
5	10	16	22	30	38	46	54	62	70
6	8	14	20	28	36	44	52	60	68
7	6	12	18	26	34	42	50	58	66
8	4	10	16	24	32	40	48	56	64
9	2	8	14	22	30	38	46	54	62
10	0	6	12	20	28	36	44	52	60